

ENTRÉE DANS LE MONDE

LETTRES A MES ÉLÈVES

— SUR DIVERS SUJETS —

DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE ET MORALE

PAR

MÉLANIE VAN BIERVLIET

Un volume in-8 de 409 pages.....Prix franco, \$1.13

LETTRE SIXIÈME.

A SOPHIE.

LA MODE.

Lui déclarerai-je la guerre, Sophie, à cette divinité puissante qui a su se faire ériger, dans tout l'univers, des temples et des autels? Ce serait une dangereuse entreprise et propre à m'attirer la disgrâce d'au moins la moitié du genre humain. Laissons parler les autres, et mettons-nous à couvert sous de grandes autorités, en faisant même la part des poètes et des philosophes.

Qu'est-ce que la mode? Tous les dictionnaires répondent de même: "C'est un usage passager, qui dépend du goût et du caprice." Il y aurait de quoi méditer sur chacun des termes dont cette définition se compose.

Qui inspire les inventions variées de la mode? Ce n'est pas nous, Belges, gens parfois graves et sensés; mais, hélas! n'avons-nous pas une malheureuse tendance à copier tout ce qu'il y a de moins bon chez nos voisins des bords de la Seine? Si nous ne sommes pas assez nous-mêmes, c'est grâce à la mode française, cette dominatrice impitoyable qui, au moyen de l'arme du ridicule, immole tout ce qui ose résister à ses lois.

Vous connaissez les lignes suivantes:

Il est une déesse inconstante, incommode,
Bizarre en tous ses goûts, folle en ses ornements,
Qui parait, fuit, revient, et nait en tous les temps.
Protée était son père, et son nom est la mode.

C'est d'un ton de profonde conviction que le peintre des Caractères nous dit: "Une chose folle et qui découvre bien notre faiblesse, c'est l'assujettissement aux modes, quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé et la conscience."

Le grand satirique n'a pas oublié ce point, qui se prêtait si bien à sa verve:

Aux usages reçus il faut qu'on s'accommode,
Une femme surtout doit tribut à la mode.

Le poète comique fait dire à un de ses personnages:

Oh! trois ou quatre fois b'ni soit cet élit
Par qui des vêtements le luxe est interdit!

Mais ce qui est plus sérieux, ma Sophie, c'est que les moralistes de tous les siècles ont condamné les excès du luxe et les folies de la mode. Déjà le prophète Isaïe, de sa voix solennelle, annonçait malheur aux vaniteuses filles d'Israël:

"Le Seigneur a dit: Parce que les filles de Sion se sont élevées dans leur orgueil, qu'elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux et des gestes, parce qu'elles ont mesuré tous leurs pas, étalé toutes leurs démarches,

"Le Seigneur ren-tera chaux la tête des filles de Sion, il fera tomber leurs magnifiques chevelures.

"En ce jour-là, le Seigneur leur ôtera leurs chaussures élégantes, couvertes de lunes d'or,

"Leurs colliers, leurs filets de perles, leurs bracelets de pierres précieuses, leurs coiffes superbes, affectant la forme de mitres,

"Leurs brillants ornements de leurs coiffures, leurs splendides jarretières, leurs chaînes d'or, leurs coffrets de parfums, leurs pendants d'oreilles,

"Leurs bagues, les pierreries étincelantes qui leur forment des diadèmes sur le front,

"Leurs robes d'étoffes précieuses, leurs écharpes, leurs riches broderies et leurs poinçons de diamants,

"Leurs miroirs, leur linge fin, leurs bandelettes de tissu d'or, et leurs vêtements légers qui flottent à la brise des beaux jours d'été.

"Et leurs parfums seront changés en odeurs fétides, leurs ceintures d'or fin, dans les chaînes de l'esclavage, leurs cheveux frisés en une honteuse calvitie, et leurs riches corsages, en des citices.

"Et les portes de Sion seront dans le deuil et les larmes, et elle-même restera assise sur la terre, toute désolée."

Sophie, les prophètes ont parlé pour tous les temps, ils sont toujours vrais; et les clairvoyants, lisant ces textes de l'Écriture, disent peut-être: "Souvenir de Paris, an de grâce mcccclxx."

Non, la religion n'interdit pas toujours la parure aux femmes. Il est même des circonstances où les historiens sacrés l'autorisent et la détaillent avec une sorte de complaisance. Au moment d'accomplir la grande œuvre de la délivrance de son peuple de Béthulie, Judith, la jeune et sainte veuve, qui vivait habituellement retirée dans son sanctuaire domestique, se livrant à l'oraison et

portant le cilice, Judith s'occupa de sa toilette avec le plus grand soin.

"Elle parfuma son corps avec des essences précieuses, frisa sa chevelure et se fit une coiffure magnifique; elle se revêtit des habits de sa joie, prit une chaussure très riche, des bracelets, des lis d'or, des pendants d'oreilles, des bagues; et, en un mot, se para de ses plus beaux ornements.

"Dieu même voulut donner un nouvel éclat à sa beauté, parce que toute cette magnificence n'avait pour principe aucun mauvais désir, mais la plus pure vertu. Ainsi, le Seigneur la rendit encore plus agréable, pour la faire briller aux regards de tous avec le charme d'une éblouissante beauté."

Quand Esther dut paraître, comme les autres jeunes filles, devant Assuérus, "elle ne demanda rien pour se parer;" et elle se fit présentée aux yeux du Roi sans autre ornement que sa modestie, si l'intendant royal n'eût pris soin d'y pourvoir:

Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrais le sacrifice.

Cependant, quand vint un moment critique, et qu'il fallut dévoiler au redoutable monarque les trames de son cruel ministre, Esther prit des vêtements splendides et se présenta devant lui dans tout l'éclat de la magnificence royale, après avoir prié Dieu avec ardeur et dans la profonde humilité de son âme:

A ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.

Ainsi, le principe se dessine nettement: les saintes femmes de l'ancien Testament se paraient par devoir et pour faire le bien: non pour être admirées, mais pour triompher du mal, ou pour obtenir un acte de justice en touchant les cœurs.

Aux premiers temps du christianisme, durant les siècles de persécution, nous voyons de jeunes vierges romaines ornées par les soins de leurs mères pour aller au martyre, à leurs noces célestes, comme elle disaient. Et quelle pouvait être cette parure, pensez-vous? Un sombre deuil? Non; elles ne portaient ni or, ni perles, ni pierres précieuses, mais la blanche toge prétexte bordée de pourpre, les brodequins blancs et le voile modeste qui formaient le noble costume des adolescentes appartenant aux familles patriennes. O mon amie! représentez-vous ces adieux d'une sainte matrone et de sa gracieuse jeune fille: représentez-vous ce solennel départ pour le ciel à travers les fureurs des hommes, la rage des bêtes féroces ou l'ardour des flammes dévorantes; représentez-vous cette blanche robe, emblème de la pureté virginale, teinte maintenant du sang vermeil qui coula pour la foi du Christ... Oh! cette toilette d'ineffable beauté! qu'elle devait paraître éblouissante aux gardiens des portiques célestes!

Mais les tentations du luxe et de la vanité ne tardèrent pas à reprendre leur empire; et les Pères de l'Église s'opposèrent au torrent avec toute la force de leur éloquence, armée des préceptes de la morale sainte. Que si vous êtes curieuse de connaître leur opinion, elle se résume en ce passage de saint Jean Chrysostôme.

"Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, nous dit l'Apôtre, vous avez été revêtus de Jésus-Christ. C'est là le vêtement qui convient au chrétien. Avec cette parure, il devient pour le démon lui-même un objet de terreur. Cherchez, au contraire, la grâce de vos personnes dans les vains ornements, et les hommes eux-mêmes seront pour vous sans estime. Vous voulez paraître belle, contentez-vous de la beauté que le Créateur a mise en vous. Pourquoi y faites-vous entrer ces parures étrangères, comme si vous prétendiez corriger l'ouvrage de sa main souveraine? Vous aimez à paraître belle; revêtez-vous donc de douceur, de bonté, de tendre compassion, d'humilité. Cela vaut mieux que de l'or. Ces vertus embellissent la beauté; elles en donnent à qui n'en a pas.

"La mollesse des vêtements effemine le corps et l'énerve. Celle qu'on reproche aux femmes tient-elle à leur sexe? n'est-ce pas plutôt à cette recherche de délicatesse qui règne dans leur éducation et leur régime de vie? Que si vous transportez dans un terrain humide et ombrageux ce jeune arbuste dont la croissance s'était développée en plein air, et qui avait su résister à l'effort des vents, ne le verrez-vous pas languir et dépérir? L'éducation molle de nos cités vaut-elle pour nos femmes les mœurs sévères de celles des campagnes? La langueur habituelle d'un corps sans vigueur passe jusqu'à l'âme: en affaiblissant l'un, vous énervez l'autre."

Plus tard, saint François de Sales donna aux filles et aux femmes des règles très sages sur cette matière:

"La femme mariée se peut et doit orner auprès de son mary, quand il le désire: si elle en fait de mesme en estant éloignée, on demandera

quels yeux elle veut favoriser avec son soin particulier. On permet plus d'affluets aux filles, parce qu'elles peuvent loisiblement désirer d'agrèer à plusieurs, quoy que ce ne soit qu'afin d'en gagner un par un saint mariage.

"Soyez propre, Philothée, qu'il n'y ait rien sur vous de traînant et mal agencé. C'est un mépris de ceux avec lesquels on converse, d'aller entre eux en habit désagréable; mais gardez-vous des affectations, vanités, curiosités et folastries. Tenez-vous toujours tant qu'il vous sera possible du côté de la simplicité et modestie, qui est sans doute le plus grand ornement de la beauté, et la meilleure excuse pour la laideur. Saint Pierre avertit principalement les jeunes femmes de ne porter point leurs cheveux tant crespés, frisés, annelés et serpentés. Les femmes vaines sont tenues pour imbeciles en chasteté: au moins si elles en ont, elle n'est pas visible parmi tant de fatras et bagatelles. On dit qu'on n'y pense pas mal, mais je réplique comme j'y fait ailleurs: que le diable y en pense toujours. Pour moy, je voudrais que vous fussiez toujours parée de grâce, bienséance et dignité. Saint Louis dit en un mot que l'on doit se vestir selon son estat, en sorte que les sages et bons ne puissent dire: vous en faites trop; ny les jeunes gens: vous en faites trop peu. Mais en cas que les jeunes ne se veuillent pas contenter de la bienséance, il se faut arrêter à l'advis des sages."

Écoutez encore notre excellent guide, l'illustre Fénelon. Du sein de la cour la plus élégante de l'Europe, il écrivait:

"Ne craignez rien tant que la vanité dans les filles. Elles naissent avec un violent désir de plaire. Une coiffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires de haute importance.

"Apprenez-leur que les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps; mais après tout, ces étoffes qui nous couvrent, et qu'on peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornements qui donnent une vraie beauté.

"Je voudrais même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paraît dans les statues et les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines; elles y verraient combien une chevelure nouée négligemment par derrière, des draperies pleines et flottant à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il serait bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

"Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auraient bientôt un grand mépris pour leurs frisures si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique, il y aurait de l'extravagance à le vouloir; mais elles pourraient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauraient au moins ce qu'il faudrait penser de cet usage; elles satisferaient à la mode comme à une servitude fâcheuse et ne lui donneraient que ce qu'elles ne pourraient lui refuser, faites-leur remarquer souvent, et de bonne heure, la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées; les véritables grâces suivent la nature, et ne la gênent jamais."

Voilà des leçons parfaitement sages, et données par un homme de goût. Qui plus que Fénelon avait le sentiment du beau? Il brille d'un doux éclat dans ses pensées et ses paroles. De sa plume moelleuse s'échappent une étiouque qui prête un charme irrésistible à la vérité. Or, mon amie, là où se révèle une si grande beauté morale et littéraire, il serait impossible qu'il n'y eût pas le tact exquis de la beauté physique.

Sophie, qu'est-ce que la Beauté? Après un moment de réflexion, vous répondez: C'est l'harmonie.

La beauté morale, c'est l'harmonie des actes qui produisent les facultés de notre âme avec les principes de la vertu; c'est le concours de l'intelligence, de la volonté et de l'amour, qui, d'un commun accord, se portent vers le bien. S'il est un ton faux dans cet accord, l'harmonie est brisée, jusqu'à ce que nous ayons remonté la corde qui faisait discordance.

La beauté physique, n'est-ce pas l'harmonie, non seulement des formes du corps, mais des convenances qui en régissent les mouvements et les ornements? n'est-ce pas en même temps ce reflet de l'âme qui donne la vie aux traits du visage, qui leur imprime la belle et noble expression de l'intelligence, de la vertu, si grandement différente de l'expression ignoble du vice? Si la loi d'une de ces convenances vient à manquer, s'il y a une exagération dans la matière ou la forme de ces ornements, si une laideur morale se manifeste dans ces traits, quoique réguliers, l'harmonie est brisée et le charme de la vraie beauté n'existe plus.

Voici que nous philosophons à propos de modes, mon amie. Mais avec vous, il est permis de parler raison et de redire les leçons des grands maîtres. Bien que gaie et riieuse, Sophie a ses heures de réflexion, ses heures sérieuses, et il fait bon de les passer avec elle. Il n'y a pas chez Sophie, grâces en soient rendues au Ciel, cette frivolité qui dit: "Ah! de la morale! quel ennui!" et le livre tombe des mains et on s'endort...

La mode! elle persiste, malgré tout, avec une ténacité qui ne lâche pas prise. Jamais elle ne se décourage, jamais elle n'abdique son empire. Après les grands désastres, la voici; elle est la première à relever la tête et règne encore sur des ruines. Du milieu de la poussière des décombres, elle étend son sceptre; et déjà, sous son inspiration, des centaines de jeunes ouvrières se mettent à chiffonner des gazes, des rubans, à inventer des

formes, harmoniser les couleurs, et à produire enfin ces chefs-d'œuvre délicieux qu'on dirait tombés de l'arc-en-ciel. Mais qui sont-elles, ces petites fées, dont le goût instinctif conçoit, dont les doigts légers exécutent ces merveilles de l'art frivole par excellence? A qui est-ce que l'Europe et le monde entier se soumettent avec l'empressement le plus servile et l'abnégation la plus complète? Ah! Sophie, ceci nous mènerait loin. Qu'il nous suffise de citer le proverbe connu: "Les fous inventent la mode et les sages la suivent."

La mode! elle a son vocabulaire à part, sa littérature à part. Lisez les journaux de modes... Quel jargon bizarre! quels termes anodins! On aurait plus vite fait de déchiffrer une langue étrangère. Ne rougissez pas, non, ne rougissez pas, mon aimable campagnarde, de ne pas trop connaître cette espèce d'argot du monde de la folie, cette langue mignarde de la vanité. Votre ignorance vous est un mérite et une distinction. — Mais je suis embarrassée, je ne sais que dire quand, par hasard, je me trouve dans une société où on ne parle que chiffons et bagatelles. — Tant mieux. Vous n'en serez que plus pressée de retourner à vos chers et pieux devoirs. Mais vous voici à Bruxelles, et vous passez bravement devant les magasins de hautes nouveautés sans être prise d'éblouissements, sans être fixée immobile sous le charme. Permettez que je vous en félicite. Haute nouveauté! combien peu de jeunes têtes savent résister à l'attraction magique de ce mot.

Remarquez qu'il n'y a pas si grande distance du luxe des filles juives et des dames romaines de l'Empire à celui de nos jours. Qui sait s'il n'est même pas surpassé? Ce serait un rapprochement assez intéressant à faire. On ne pourrait guère constater que la différence des formes, les modes antiques ayant toujours été fidèles aux nobles draperies flottantes, encore si chères aux artistes et aux classiques. Aujourd'hui, la coquetterie et la multiplicité des garnitures, des richesses tautées, des volants froncés, réduit tout l'ensemble du système à quelque chose de plus mesquin, de moins naturel et de plus prétentieux tout à la fois.

Mais enfin, puisqu'il faut subir le destin fatal, puisqu'il n'est aucun moyen de se soustraire entièrement aux lois tyranniques de la déesse, quelles sont les règles à suivre pour ne pas trop lui sacrifier, pour n'être pas à ses pieds comme une esclave, pour ne pas immoler les goûts les plus raisonnables au moindre signe de sa volonté despotique?

La première de ces règles, c'est de ne pas lui accorder une importance sans limites, c'est d'oser lui dire: "Tu seras à mon service, je ne serai pas au tien." Pour rabaisser un peu ses prétentions, songez que vous n'oseriez vous présenter avec les modes de trois ans passés, avec un immense ballon de crinoline, par exemple: vous seriez remarquée, ridiculisée; mais quoi! elles étaient si jolies à cette époque! Ainsi donc, ce qui est tout mignon, et séduisant, et délicieux aujourd'hui, sera parfaitement risible et rococo d'ici à quelques années. Ce même petit chapeau si élégant, si coquet, sera une horreur, propre tout au plus à coiffer un mannequin dans quelque récréation excentrique de petites filles. Voilà pour la mesure du degré d'importance. A ce propos, Fénelon fait encore une excellente remarque

"La mode se détruit elle-même; elle vise toujours au parfait, et jamais elle ne le trouve; du moins elle ne veut jamais s'y arrêter. Elle serait raisonnable, si elle ne changeait que pour ne changer plus, après avoir trouvée la perfection pour la commodité et pour la bonne grâce; mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le dérèglement que la véritable politesse et le bon goût! Il suffit qu'une chose bien inventée ait été quelque temps à la mode, pour qu'elle ne doive plus y être, et qu'une autre, quoique ridicule, prenne sa place, à titre de nouveauté, et soit seule admirée."

Suivez ces modes que le bon goût semble autoriser dans votre condition de rang et de fortune, et qu'elles n'excèdent jamais la dépense que votre conscience chrétienne peut se permettre en conservant sa paix. Prélevez sur votre petit fonds particulier la part des bonnes œuvres que Dieu, que l'Église et votre bon cœur vous invitent à faire. Ah! Sophie, il vous sera bien plus glorieux d'être à l'égard de l'infortune l'aimable trésorière de la Providence, que de vous afficher, dans votre village et aux alentours, comme un spécimen des nouveautés parisiennes. O jeune fille pieusement élevée! ne vous faites donc pas gloire de paraître avec les primeurs de la folie et de captiver tous les regards. Des triomphes plus doux vous sont réservés. Laissez courir les autres au-devant des modes nouvelles, car c'est signe de légèreté extrême. Pour vous, sachez attendre quelques jours. Qui sait? elles ne vivront peut-être que l'espace d'un matin...

Évitez toute excentricité dans votre toilette, rejetez tout costume trop risqué, trop bruyant, trop criard, et gardez-vous surtout des exagérations de la coiffure. Ah! cette pauvre tête, surmontée, il y a si peu de jours encore, de tant d'étages, de tant de grosses tresses, de tant de faux cheveux qui lui composaient un horrible chignon, plus gros qu'elle-même! Ce chignon! il avait besoin d'être étonné comme un bâtiment qui menace ruine; cette tête! elle était peut-être bien vile... Mais, je vous en prie, avez-vous jamais regardé la chose de profil, à partir du menton jusqu'au sommet de l'édifice, jusqu'à la dernière fleur, jusqu'à la dernière aigrette de plumes, et n'est-ce pas, le plus souvent, affreusement laid?

Non, ne vous enlaidissez pas, et ne vous faites pas vieille de par la mode. Rien n'est plus jeune qu'une coiffure simple. Ne vous laissez ni peindre ni photographier avec des montagnes de choses sur la tête. Qui sait si l'inconstante déesse ne revient pas quelque jour à la gracieuse simplicité? Elle pourrait avoir encore ce caprice, et alors votre portrait ferait rire tout le monde. Si vous êtes représentée avec une aimable modestie,